

Max Kohn, psychanalyste, écrivain

## Sauver le passé avec Walter Benjamin ?

Walter Benjamin<sup>1</sup> (né le 15 juillet 1892 à Berlin, suicide le 26 septembre 1940 à Port-Bou), dans son ouvrage *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle*<sup>2</sup>, cherche à découvrir dans l'analyse d'un moment singulier, le cristal de l'événement total qui est le résumé de l'ensemble d'une époque, en utilisant le principe du montage à partir de très petits éléments. Pour atteindre cet objectif, les passages de Paris lui servent d'exemple. Rolf Tiedemann<sup>3</sup> dans son introduction à ce livre l'explique.

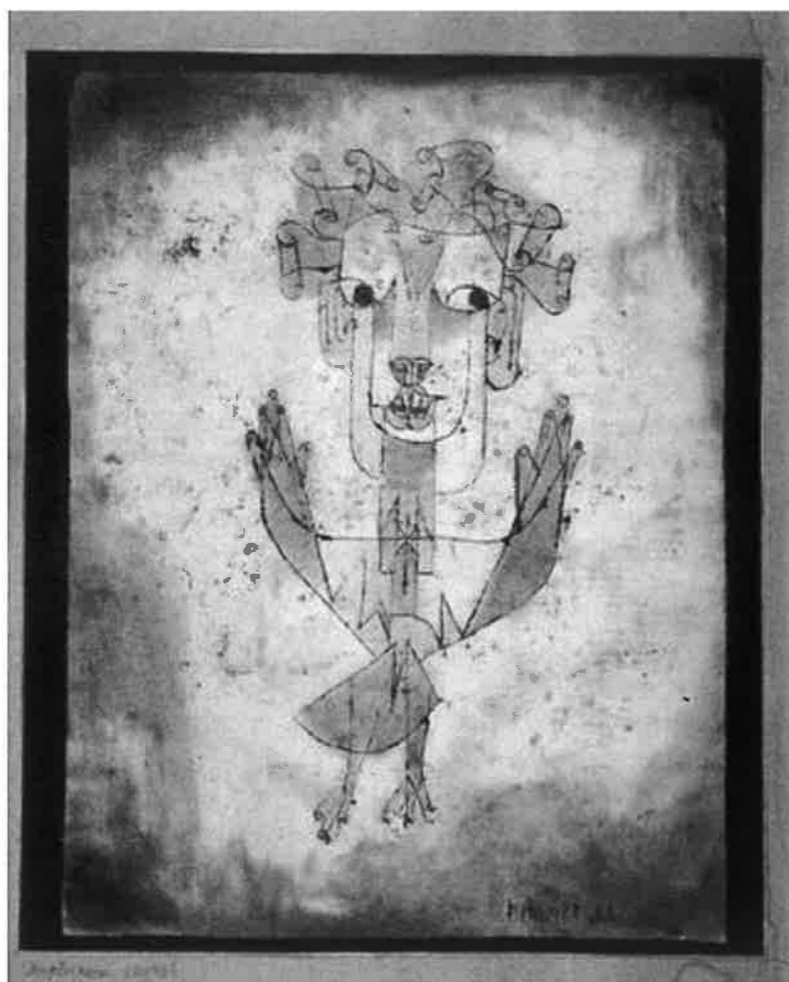
Comment fait-on pour saisir la concrétude extrême d'une époque, telle qu'elle se manifeste dans des jeux d'enfant, un édifice, des situations de vie ? Walter Benjamin cherche un type spécifique de concrétude. Il s'abandonne à l'objet singulier et cherche en lui un reflet ou les indices d'une totalité. Le monde des choses du XIX<sup>e</sup> siècle est un monde de choses rêvées : c'est ce que l'on voit dans les passages à Paris. Walter Benjamin aborde en tant qu'interprète des songes, le monde des choses du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce qui compte en s'abandonnant à l'objet, c'est de dépasser la connaissance abstraite pour aller voir et percevoir les ressemblances. Car l'expérience repose sur le don de produire et de percevoir les ressemblances. La connaissance, quant à elle, se fonde sur des abstractions. Walter Benjamin cherche à avoir un contact immédiat avec le comportement mimétique.

Chez lui, l'Autrefois doit être immergé dans des couches oniriques : ce n'est pas l'histoire de l'historien. Il faut sortir cet Autrefois de sa gangue mythologique pour le faire réapparaître dans l'Histoire. Le

XIX<sup>e</sup> siècle est un rêve dont il faut s'éveiller : c'est un cauchemar qui pèse sur le présent tant que le charme n'est pas rompu. Il s'agit de dissoudre la mythologie dans l'espace de l'Histoire. Walter Benjamin crée pourtant une autre mythologie comme on le voit avec son Ange de l'Histoire qui prend une dimension messianique dans la révolution qui peut arriver. Celui-ci s'efforce de ne pas faire mourir une seconde fois tous ceux qu'on a ensevelis sous la chape de plomb du silence et de l'oubli. Chaque seconde est une petite porte par où peut entrer le Messie. Peut-on sauver le passé ? Le passé est chargé d'un indice secret, d'une étincelle d'espoir, qui le désigne pour la rédemption. Dans leurs luttes, les hommes se battent pour cette survie du passé, par où passe leur destin, leur survie d'hommes. Il faut sauver le passé, c'est-à-dire sauver le présent. Même les morts ne sont pas en sécurité face à l'ennemi si celui-ci l'emporte. À chaque génération est donnée une faible puissance messianique sur laquelle le passé a une prétention. Pour Walter Benjamin, il est interdit aux Juifs d'explorer le futur et ils sont initiés à la commémoration qui désenchant le futur.

*Angelus Novus* est une aquarelle de Paul Klee

peinte en 1920 et faisant actuellement partie de la collection du musée d'Israël, à Jérusalem que Walter Benjamin acquit en 1921. Pour Gershom Scholem<sup>4</sup>, c'est l'anagramme d'Angelus Satanas, un nom secret qui vient à la place de Benedix Schönflies qui lui a été donné à sa naissance, Schönflies étant le nom de sa mère.



Agesilaus est un roi spartiate (444-360 avant JC) et Santander, une ville espagnole. Pour Walter Benjamin, le Messie ne vient pas seulement comme le Rédempteur, mais comme le vainqueur de l'Antéchrist :

« Il existe un tableau de Paul Klee qui s'intitule *Angelus Novus*. Il représente un ange (*Ein Engel*) qui semble sur le point de s'éloigner de quelque chose qu'il fixe du regard. Ses yeux sont écarquillés, sa bouche ouverte, ses ailes déployées. C'est à cela que doit ressembler l'Ange de l'Histoire (*Der Engel der Geschichte*). Son visage est tourné vers le passé. Là où nous apparaît une chaîne d'événements, il ne voit, lui, qu'une seule et unique catastrophe, qui sans cesse amoncelle ruines sur ruines (*Trümmer auf Trümmer*) et les précipite à ses pieds. Il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et rassembler ce qui a été démembré (*das Zerschlagene zusammenfügen*). Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, si violemment que l'ange ne peut plus les refermer. Cette tempête le pousse irrésistiblement vers l'avenir auquel il tourne le dos, tandis que le monceau de ruines (*der Trümmerhaufen*) devant lui s'élève jusqu'au ciel. Cette tempête est ce que nous appelons le progrès ».<sup>5</sup>

Pour Jean-Toussaint Desanti<sup>6</sup>, percevoir en écart (du latin *quartus*, quart), ce n'est pas percevoir l'écart, un état de ce qui s'offre à parcourir sans être parcouru, une forme de recouvrement de l'écartement primordial entre les corps parlants, de l'abîme qui les sépare. Lorsqu'on est engagé dans un phénomène, comme dans la réalité humaine de l'autre sans pouvoir se mettre immédiatement à distance, se situer imaginativement en dehors, mettre à l'extérieur les uns des autres les éléments dont on parle, on ne peut pas fuir en arrière, on ne peut que fuir en avant. Pour lui le silence de notre présence au monde est assourdissant et pour pouvoir parler il faut fuir en avant.

dans le calme  
le souvenir du cimetière  
reste sur l'absence des tombes  
où nous sommes seuls debout  
à la recherche des pierres  
ainsi les stèles sont en nous  
par nous la deuxième mort  
de ces morts

n'est pas accomplie »

Henri Meschonnic, *Nous le passage*, p. 50, Lagrasse, Verdier, 1990

Walter Benjamin fuit en avant en regardant en arrière. Il se suicide. À un jour près, il passait en Espagne.

Walter Benjamin explore les passages<sup>7</sup> d'inconscient dans le cristal de l'événement total à son époque. Pour lui le chroniqueur est le narrateur de l'Histoire dont la matière est la vie humaine, chaque instant vécu devient une citation à l'ordre du jour. J'aime beaucoup flâner dans les passages à Paris près de chez moi et j'y vais souvent. Mais personne ne maîtrise l'inconscient. Comme le dit Tchouang-Tseu : « Ah, si je connaissais un homme qui oublie le langage, pour avoir à qui parler ! ».<sup>8</sup> ■

<sup>1</sup> Benjamin, en hébreu, se traduit comme fils de la droite (côté favorable) ou encore fils des vieux jours étant donné la souffrance endurée par la mère lors de son accouchement. Jacob nommera finalement son dernier fils Benjamin, fils de mes vieux jours, avant que Rachel ne décède des suites de cette naissance. Benjamin est le préféré de Jacob.

<sup>2</sup> Benjamin, W. (1927-40), *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle. Le livre des passages*, trad. de l'allemand par Lacoste J., d'après l'édition originale établie par Tiedemann R., Paris, Les Éditions du Cerf, 1989.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp.11-32.

<sup>4</sup> Scholem G. (1983), *Walter Benjamin et son ange*, traduit de l'allemand et présenté par Ivernel P., Paris, Rivage poche, Petite Bibliothèque, 1995.

<sup>5</sup> Benjamin W. (1940), *Sur le concept d'histoire*, Paris, Gallimard, 2000, p. 434.

<sup>6</sup> Kohn M., « Une philosophie de l'écart » en hommage à Jean-Toussaint Desanti, 1914-2002, in *Le Cercle herméneutique*, avril 2003, n° 1, pp.194-199. Réédité in Kohn M., *Traces de psychanalyse*, Limoges, Lambert-Lucas, 2007, pp. 319-326.

<sup>7</sup> « Hébreu » (*lvri*) pourrait venir de la racine du verbe de la langue hébraïque *Avar*, qui signifie passer. Les Hébreux seraient « ceux qui passent ».

<sup>8</sup> Billeter, J.-F., *Leçons sur Tchouang-Tseu*. Paris, Allia, 2002.